JOMINI

FORMATION DES TROUPES

POUR

LE COMBAT

SUR LA

FORMATION DES TROUPES

POUR

LE COMBAT.

Paris. — Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

SUR LA

FORMATION DES TROUPES

POUR

LE COMBAT.

Deuxième Appendice au Précis de l'Art de la Guerre;

Par le Général JOMINI.



PARIS
CH. TANERA, ÉDITEUR,
LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS,
Quai des Augustins, 27.

1856.

SUR LA

FORMATION DES TROUPES

POUR

LE COMBAT.

A la fin de 1851, me trouvant à Paris, un illustre personnage me fit l'honneur de me demander si je ne pensais pas que le perfectionnement des armes à feu amènerait de grandes modifications dans la manière de faire la guerre.

Je répondis que cela exercerait probablement une certaine influence sur les détails de tactique, mais que, dans les grandes opérations stratégiques et dans les grandes combinaisons de batailles, on assurerait toujours la victoire par les principes qui avaient fait triompher les grands capitaines de tous les siècles : Alexandre, César,

aussi bien que Frédéric et Napoléon. Mon illustre interlocuteur parut partager complétement cette manière de voir.

Les événements héroïques qui viennent de se passer autour de Sévastopol sont loin d'avoir apporté le moindre changement dans mon opinion. Cette lutte gigantesque entre deux vastes camps retranchés, occupés par des armées entières, et munis de deux mille pièces de canon du plus gros calibre, restera un événement sans précédent dans les siècles passés, comme sans égal aussi dans les siècles à venir, car les circonstances qui l'ont produit ne sauraient plus se représenter.

D'ailleurs ces luttes de canons contre des remparts n'ayant aucune analogie avec les batailles rangées, livrées au centre d'un continent ne sauraient dès lors influer en rien sur les grandes combinaisons de la guerre, pas même sur la tactique des batailles.

Toutefois, les affaires sanglantes de l'Alma et d'Inkermann ayant attesté l'effet meurtrier des nouvelles armes à feu, je fus naturellement amené à rechercher les changements qui pourraient en résulter dans la tactique de l'infanterie. C'est la tâche que je vais essayer de remplir en peu de mots, afin de compléter ce que j'ai publié depuis

vingt ans sur le même sujet, dans mon *Précis de l'art de la guerre*.

La grande question de l'influence du feu de mousqueterie dans les batailles n'est pas nouvelle; elle date du règne de Frédéric le Grand, et surtout de la bataille de Molwitz qu'il gagna, dit-on, parce que son infanterie, chargeant ses fusils avec des baguettes cylindriques, tirait trois coups par minute de plus que ses ennemis. La discussion soulevée à cette époque entre les partisans de l'ordre mince et de l'ordre profond est connue de tous les militaires un peu instruits.

Le système des lignes déployées sur trois hommes ou trois rangs de profondeur fut adopté pour l'infanterie ; la cavalerie se forma sur deux rangs, et dans l'ordre de bataille elle était déployée, soit sur les ailes, soit partie en réserve.

La célèbre ordonnance des manœuvres de 1791 fixait l'ordre déployé comme le seul ordre de bataille; elle semblait n'admettre la colonne double sur le centre de chaque bataillon que pour les combats partiels, et ceci ne s'appliquait guère qu'à l'attaque de postes isolés, d'un village, d'un bois, d'un petit retranchement (1).

(1) Les colonnes par bataillons en masse ne semblaient destinées

Le peu d'instruction qu'avaient les troupes de la République en fait de manœuvres força les généraux, très-peu manœuvriers eux-mêmes, à employer, dans le combat, le système des colonnes appuyées de nombreux tirailleurs. Outre cela, la nature des contrées où l'on combattait, les Vosges, les Alpes, les Pyrénées, et le terrain coupé de la Vendée, rendait ce système seul applicable. Comment aurait-on pu attaquer les camps de Saorgio, de Figuières, du Mont-Cenis avec des régiments déployés?

Sous Napoléon, on appliqua généralement le système des colonnes, parce que ses armées étaient presque toujours assaillantes.

Les choses en étaient là, lorsqu'en 1807 je publiai, à Glogau en Silésie, une petite brochure intitulée : *Résumé des principes généraux de l'art de la guerre*, et dans laquelle je proposai d'admettre, pour l'attaque, le système des lignes formées de colonnes de bataillons, par divisions de deux pelotons de front,—c'est-à-dire de marcher à l'ennemi en lignes formées par bataillons en masse ou à distance de peloton ; les lignes précé-

---

qu'à rassembler ou serrer de longues colonnes en marche, afin de les faire ensuite mieux déployer (Pl. XXX de l'Ordonnance).

dées de nombreux tirailleurs, et les colonnes conservant entre elles des intervalles dont le maximum serait celui de déploiement, et le minimum celui du front d'une colonne.

Ce que je venais de voir dans les célèbres campagnes d'Ulm, d'Austerlitz, de Iéna et d'Eylau m'avait prouvé la difficulté, sinon l'impossibilité, de lancer une armée contre un ennemi en position, en la faisant marcher en lignes déployées sur deux ou sur trois rangs de profondeur. Ce fut cette intime conviction qui me détermina à publier le *Résumé*, qui était destiné à former le dernier chapitre de mon *Traité des grandes opérations militaires*, dont il n'avait paru jusque-là que les tomes I, II et V. (1)

Cette petite brochure eut du reste du retentissement non-seulement sous le rapport de la stratégie, mais encore sous le rapport de la tactique, comme nous le verrons plus loin.

Les succès de Wellington, en Espagne et à Waterloo, remportés par des troupes déployées

(1) Les premières éditions de ce *Traité* étaient en huit volumes dont quatre des campagnes de Frédéric et quatre des guerres de la Révolution; on élimina ces derniers pour la troisième édition qui fut réduite à quatre volumes. Le *Résumé* forma le dernier chapitre de toutes ces éditions.

sur deux rangs de profondeur, et attribués généralement à l'effet meurtrier du feu de son excellente infanterie, ramenèrent le doute dans les esprits sur l'utilité de l'emploi des petites colonnes. Mais ce fut seulement après 1815, que les controverses sur la meilleure formation pour le combat se renouvelèrent à l'occasion d'une brochure du marquis de Chambray.

Dans ces discussions, je remarquai la tendance funeste des meilleurs esprits *à vouloir réduire tout système de guerre à des formes absolues, et à prétendre jeter dans un même moule toutes les combinaisons tactiques qu'un général peut former*, sans tenir compte ni des localités, ni des circonstances morales, ni du caractère national, ni du talent des chefs. — J'avais proposé de former les lignes de petites colonnes, surtout pour marcher à l'attaque; *je n'entendis jamais en faire un système exclusif surtout pour la défense.*

Du reste, j'eus deux occasions de m'assurer que cette formation avait obtenu les suffrages des plus grands capitaines de notre siècle : la première se présenta au congrès de Vienne, à la fin de 1814; l'archiduc Charles me dit : « qu'il m'avait de grandes obligations pour le *Résumé* que j'avais publié en 1807, et que le général Walmo-

den lui avait rapporté, en 1808, des bains de Warmbrunn en Silésie. » Au début de la guerre de 1809, le prince n'avait pas cru pouvoir appliquer la formationque j'avais proposée; mais à la bataille d'Essling, l'espace restreint du champ de bataille le décida à former une partie de son armée en colonnes de bataillons (ses landwehr surtout), et ces troupes résistèrent admirablement aux charges furieuses des cuirassiers du général d'Espagne, ce que, de l'aveu de l'archiduc, elles n'eussent certainement pas fait, si elles eussent été déployées.

A la bataille de Wagram, la majeure partie de la ligne autrichienne fut formée comme à Essling; et après deux jours d'une lutte terrible, qui coûta 20,000 hommes, l'archiduc abandonna le champ de bataille, non que son armée fût sérieusement entamée, mais parce que sa gauche étant débordée et refoulée, il était menacé de perdre toute retraite sur la Hongrie. Le prince était convaincu que cette ferme contenance provenait en partie de ce mélange de petites colonnes avec des bataillons déployés.

Le second témoignage, moins concluant en apparence, fut celui de Wellington. Ayant été présenté au duc, au congrès de Vérone en 1823,

j'eus l'occasion de lui parler de la controverse qui s'était élevée au sujet de son système de formation pour le combat ; système auquel on attribuait une grande part de ses succès. Il me dit, qu'en effet il était convaincu que la manière dont les troupes françaises l'attaquaient en colonnes plus ou moins profondes lui paraissait fort dangereuse contre une infanterie solide, armée d'excellents fusils, ayant confiance en son feu, et bien soutenue par l'artillerie et la cavalerie.

Je fis observer au duc que ces colonnes profondes étaient bien différentes des petites colonnes que je proposais ; formation qui offrirait pour l'attaque beaucoup de consistance, beaucoup d'impulsion et une grande mobilité, tandis que les grosses masses n'offrent pas plus de mobilité et d'impulsion qu'une ligne déployée, et sont de plus exposées aux ravages de l'artillerie.

Je demandai à l'illustre capitaine si à Waterloo il n'avait pas formé les troupes hanovriennes, brunswickoises et les Belges de Chassé en colonnes de bataillons. Il me dit : « Oui, parce que je n'étais pas aussi sûr de ces soldats que de mes Anglais ! » Je lui représentai que cet aveu suffisait pour démontrer que la ligne formée de colonnes de bataillons lui semblait plus solide

que de longues lignes déployées, et il me répliqua :

« *Certainement, elles sont bonnes aussi ; mais cela dépend toujours des localités et de l'esprit des troupes ; on ne peut pas agir de même dans toutes les circonstances.* »

A ces deux illustres témoignages, je pourrais ajouter que Napoléon lui-même, dans la campagne de 1813, prescrivit pour l'attaque la formation de l'infanterie en colonnes par divisions (de 2 pelotons) sur deux rangs, comme la plus convenable : c'était absolument la même que j'avais proposée en 1807.

Le duc de Wellington convint aussi que les colonnes françaises à Waterloo, surtout celles de leur aile droite, n'étaient pas de petites colonnes d'un bataillon, mais d'énormes masses beaucoup plus lourdes et plus profondes. — S'il faut s'en rapporter aux relations et aux plans publiés par les Prussiens, on serait tenté de croire que les quatre divisions de Ney ne formaient que quatre colonnes, du moins dans leur marche offensive, pour aller à l'attaque de la Haie-Sainte et de la ligne entre cette ferme et Papelote. Je n'ai point assisté à cette bataille, mais plusieurs officiers que j'ai interrogés m'ont assuré qu'en effet on avait

été un instant formé en colonnes par divisions de deux brigades, les bataillons déployés les uns derrière les autres, à six pas de distance.

Cette circonstance démontre combien le langage militaire laisse à désirer, du moins dans la langue française. On donne le même nom de *divisions* à des corps de quatre régiments et à des fractions de deux pelotons, ce qui est absurde. Supposons, par exemple, que Napoléon eût ordonné, le 18 juin au matin, de former la ligne en colonnes par divisions et par bataillons, dans la persuasion qu'on suivrait la formule prescrite en 1813 ; ses lieutenants auraient fort bien pu comprendre la chose autrement, et, selon l'interprétation qu'ils auraient donnée à cet ordre, il pouvait donc arriver :

1° Ou que les quatre divisions de l'aile droite se formassent en quatre grosses masses, chacune de huit ou douze bataillons (selon la force des régiments) déployés l'un derrière l'autre, comme l'indique la figure ci-après pour 8 bataillons (1) :



(1) On suppose ici les régiments de deux bataillons; s'ils en avaient

2° Ou qu'au contraire, on eût formé chaque division en huit ou douze colonnes de bataillons par divisions de deux pelotons, selon le système que j'ai proposé.



Je ne prétends certes pas que ce soit cette confusion de mots qui ait produit les lourdes masses qui se formèrent à Waterloo, mais enfin, cela aurait pu arriver, et il importe pour toutes les armées que l'on trouve deux termes différents pour exprimer deux choses aussi différentes qu'une division de 12 bataillons, ou une division de deux pelotons (un quart de bataillon).

Frappé de tout ce qui précède, je crus devoir modifier le *Résumé* trop succinct, mentionné ci-dessus, et consacrai, dans mon *Précis de l'art de la guerre*, un chapitre spécial (le V°), afin de discuter les avantages et les inconvénients des différentes formations pour le combat; puis j'ajoutai quelques considérations sur un système mixte,

---

trois, la grosse colonne serait alors de 12 lignes (soit 24 ou 36 rangs), et à la figure suivante, il y aurait 12 bataillons sur la ligne au lieu de 8, sans que la profondeur fût augmentée.

employé à Eylau par le général Beningsen, lequel consistait à former un régiment de 3 bataillons, celui du centre déployé, les deux autres en colonnes sur ses ailes :



A la suite de ces différents débats, j'en arrivai toujours à conclure :

1° Que le système de Wellington était certainement bon pour la défensive ;

2° Que le système Beningsen pouvait, selon les circonstances, être bon pour l'offensive comme pour la défensive, car il fut pratiqué avec succès par Napoléon au passage du Tagliamento ;

3° Que le plus habile tacticien serait fort embarrassé de conduire 40 ou 50 bataillons déployés sur deux ou trois rangs, à travers un terrain de 1000 à 1,200 mètres, en conservant assez d'ordre pour aborder, avec quelques chances de succès, un ennemi en position, dont le front serait battu par l'artillerie et la mousqueterie. Quant à moi, n'ayant jamais rien vu exécuter de pareil à la guerre, je considère la chose comme impossible, et suis convaincu qu'aucune armée ne saurait

exécuter un pareil mouvement, avec assez d'ensemble pour imprimer à la charge l'impulsion nécessaire à la réussite de l'attaque.

Napoléon adressait toujours à ses maréchaux la recommandation suivante : « *Enlevez bien vos troupes, et abordez vigoureusement l'ennemi.* » Or, je demande le moyen de bien enlever 40 ou 50 bataillons avec ensemble, et d'aborder un ennemi devant lequel ils arriveront pelotonnés, décousus, alors que le chef n'aura plus d'action sur ses soldats.

Je n'ai vu cela ni à Ulm, ni à Iéna, ni à Eylau, ni à Bautzen, ni à Dresde, ni à Culm, ni à Leipzig; cela n'eut lieu ni à Austerlitz, ni à Friedland, ni à la Katzbach, ni à Dennewitz.

Je ne sache même pas que, dans aucune de ses batailles, Wellington ait marché ainsi déployé pour aller à l'attaque d'une position ennemie; il attendit ordinairement que celui-ci vînt à lui : à Vittoria et à Toulouse, ce fut par des manœuvres contre les flancs qu'il décida de la victoire; et, à Toulouse, ce fut l'aile droite de Soult qui fut battue en descendant des hauteurs pour l'assaillir. Enfin, à Waterloo même, quel sort aurait subi l'armée anglaise si, en quittant le plateau de Mont-Saint-Jean, elle eût marché déployée con-

tre Napoléon, en position sur les hauteurs de la Belle-Alliance?

On me pardonnera ces redites, car j'ai présenté à peu près les mêmes considérations dans mon *Précis de l'art de la guerre ;* mais j'ai cru devoir les reproduire ici, pour arriver à une question soulevée postérieurement.

Quelques généraux allemands, tout en appréciant les avantages recueillis, en 1813, par le système des colonnes de bataillons, s'efforcèrent de mettre à profit les loisirs d'une longue paix pour le perfectionner, en fractionnant ces colonnes de manière à les rendre moins profondes encore, et à faciliter le passage de la colonne à la ligne déployée. Dans ce but, ils proposèrent, au lieu de former les 4 divisions ou compagnies l'une derrière l'autre, de les placer l'une à côté de l'autre, non déployées en ligne, mais en petites colonnes. C'est-à-dire que, si le bataillon a 4 compagnies de 240 hommes chacune, on diviserait ces compagnies en 4 sections de 60 hommes ; une de ces sections serait dispersée en tirailleurs, et les trois autres sections (sur deux rangs) formeraient une petite colonne forte d'une compagnie : en sorte que le bataillon, au lieu de ne former qu'une colonne en formerait quatre, et que le régiment

de trois bataillons formerait douze petites colonnes au lieu de trois.

3e Bataillon.	2e Bataillon.	1er Bataillon.

Il est incontestable qu'une ligne ainsi fractionnée serait plus facile à conduire à l'ennemi que si elle était déployée. — Mais ces minimes colonnes, composées seulement de 60 tirailleurs et 180 hommes dans les rangs, ne pourraient jamais offrir le même ordre et la même consistance qu'une seule colonne d'un bataillon. Toutefois, comme elles présentent quelques avantages, le système mérite d'être essayé, et il est même déjà pratiqué en Prusse et en Autriche.

La même formation peut également s'appliquer à des bataillons composés de 6 ou de 8 compagnies. Dans ce cas, on formerait le bataillon non plus par compagnies, mais par divisions de 2 compagnies, : c'est-à-dire en 3 ou 4 colonnes, selon le nombre des compagnies.

Deux inconvénients graves me semblent néanmoins devoir être signalés, dans l'une comme dans l'autre de ces formations. C'est que, contre une vigoureuse charge de cavalerie, *ces petits*

paquets pourraient être un peu compromis ; et même en abordant une ligne ennemie, s'ils étaient ramenés et poursuivis, le désordre s'y introduirait plus facilement que dans les colonnes de bataillons. Du reste, on peut employer les unes et les autres selon les circonstances, les localités et le moral des troupes ; l'expérience seule pourra prononcer sur le degré de mérite de chacune d'elles. J'ignore si les Autrichiens ont déjà eu l'occasion de faire l'essai des colonnes par compagnies, à Custozza et à Novarre, ou bien si elles sont restées, jusqu'à ce jour, dans le domaine des camps de manœuvres.

Quoi qu'il en soit, il existe une autre question non moins importante à résoudre :

— « La carabine Minié, les fusils rayés et les « balles perfectionnées peuvent-ils apporter un « changement notable dans *les formations pour le* « *combat*, ou dans les idées de tactique admises « jusqu'à présent? »

Si ces armes ont favorisé les alliés à l'Alma et à Inkermann, parce qu'ils en étaient seuls munis, il ne faut pas oublier que dans un an ou deux, toutes les armées en seront également pourvues : en sorte que les avantages seront désormais réciproques....

Qu'en résultera-t-il pour la tactique?

Dispersera-t-on toute une armée en tirailleurs? ne faudra-t-il pas toujours conserver, soit des lignes entièrement déployées sur deux ou sur trois rangs, soit des lignes de bataillons en colonnes?

Les batailles deviendraient-elles des duels à la carabine, où les deux partis se fusilleraient sur place sans manœuvrer, jusqu'à ce que l'un des deux partis s'enfuie ou soit détruit? Quel est le militaire qui oserait répondre affirmativement à cette question? Or, si l'on ne peut décider du sort d'une bataille en restant sur place, il est évident que la victoire se prononcera pour le général qui manœuvrera le mieux, et il ne pourra manœuvrer qu'avec des lignes déployées ou avec des lignes de colonnes de bataillons, entiers ou subdivisés en colonnes d'une ou de deux compagnies. Prétendre prescrire par une ordonnance les cas où il faudrait *adopter* l'une ou l'autre de ces formations serait une absurdité :

Si l'on peut trouver un général assez habile et une armée assez manœuvrière pour marcher à l'ennemi avec 40 ou 50 bataillons en ligne déployée, que l'ordre mince soit prescrit, et l'ordre en colonnes uniquement permis pour les attaques

de postes isolés. Mais, je le confesse sincèrement, je n'accepterais jamais le commandement d'une armée à cette condition. La seule chose à réglementer pour l'ordre de combat, c'est d'interdire la formation de colonnes trop profondes, trop lourdes, car ces colonnes sont aussi difficiles à bien enlever et à bien mouvoir qu'une ligne déployée; et de plus, elles offrent tant de prise aux ravages de l'artillerie, que leur destruction semble inévitable sans accroître en rien les chances de succès.

Si l'organisation d'une armée m'était confiée, j'adopterais pour l'infanterie la formation sur deux rangs, et je mettrais l'organisation des régiments en harmonie avec la formation pour le combat.

Je formerais donc mes régiments d'infanterie de trois bataillons et d'un dépôt. Chaque bataillon aurait six compagnies formant six pelotons ; de sorte que le bataillon, ployé en colonnes par divisions, n'aurait que trois divisions, six rangs, de profondeur.

Cette formation me paraît la plus rationnelle, soit qu'on veuille déployer le régiment, soit qu'on veuille le former en colonnes d'attaque par divisions sur le centre de chaque bataillon, ou sur toute autre division.

Dans cette dernière hypothèse, la formation par divisions n'ayant que six rangs de profondeur n'offrirait point trop de prise à l'artillerie, et elle conserverait cependant toute la mobilité désirable pour bien enlever les troupes et leur imprimer une grande impulsion. Le déploiement de ces petites colonnes s'exécuterait aussi avec une grande promptitude, et, pour la formation du carré, une colonne formée sur trois divisions de profondeur l'emporterait, sous plusieurs rapports, sur une colonne formée sur quatre ou sur six divisions de profondeur.

Dans l'armée russe, le bataillon n'ayant que quatre compagnies de 250 hommes chacune, ces compagnies équivalent à la division (deux pelotons) de l'ordonnance française. Il en résulte qu'en Russie la formation de la *colonne double sur le centre* n'est guère praticable, car ce centre n'est qu'un vide, un intervalle séparant la deuxième compagnie de la troisième. Il faut donc se résoudre à former la colonne simple, non sur le centre, mais sur l'une ou l'autre des quatre compagnies : si l'on tenait à une formation doublée sur le centre, il faudrait prendre pour base les deuxième et troisième compagnies, derrière lesquelles viendraient se réunir les première et quatrième. Mais

alors, le bataillon se trouverait formé sur deux lignes plutôt qu'en colonne, et c'est le motif qui me fait préférer la formation en six compagnies ou trois divisions.

A la vérité, chacune des quatre compagnies actuelles étant divisée en deux pelotons, le bataillon composé ainsi de huit pelotons pourrait former la colonne double sur les quatrième et cinquième pelotons, qui forment bien le centre. Mais ces deux pelotons appartenant à deux compagnies différentes, il en résulterait que tous les pelotons qui viendraient de la droite et de la gauche se réunir pour former la colonne double, se trouveraient également appartenir à des compagnies différentes; en sorte que tous les capitaines de compagnies auraient la moitié de leurs soldats détachés sous un autre chef, et qu'eux-mêmes auraient la moitié de leur division appartenant à une autre compagnie. Une telle anomalie pour marcher à l'ennemi offrirait d'immenses inconvénients: car le capitaine étant le vrai chef, le père et le juge des soldats de sa compagnie, il en obtiendra toujours plus que d'un soldat étranger. Outre cela, si une pareille colonne double était vivement ramenée, et qu'on voulût la reformer en ligne, il serait difficile que le désordre ne s'in-

troduisît pas parmi ces pelotons, courant de côté et d'autre pour rejoindre leur compagnie. Dans l'ordonnance française, où le bataillon est composé de huit compagnies formant autant de pelotons pour la manœuvre, cet inconvénient n'existe pas, puisque chaque compagnie étant conduite par son capitaine dans la colonne double, il n'en résulte aucune dislocation. A la vérité, les deux compagnies qui doivent se réunir pour former la division auront chacune un chef, mais ce serait un bien plutôt qu'un mal, parce qu'il y aurait, entre les deux chefs de compagnie et leurs soldats rivalité de zèle et de bravoure ; on sait que l'émulation et l'amour-propre sont la source de bien des courages : d'ailleurs, au besoin, le plus ancien des capitaines conduirait de droit la division.

Il est temps, du reste, de quitter ces détails, entièrement secondaires, pour revenir à la question principale qui nous occupe.

Puisque j'ai parlé du système général adopté par Wellington, je crois devoir, avant de terminer, expliquer en quoi consistait ce système, autant que l'on peut en juger d'après les renseignements de l'histoire.

En Espagne et en Portugal surtout, il avait à sa disposition une masse de troupes du pays, sur

lesquelles il comptait peu pour une bataille rangée, à cause de leur manque d'instruction et de discipline, mais qui, pleines d'animosité contre les Français, formaient des nuées de tirailleurs excellents pour harceler l'ennemi. Instruit par expérience des effets connus de la *furia francese* et des attaques impétueuses des colonnes conduites par des Masséna et des Ney, Wellington calcula fort justement les moyens d'amortir cette impétuosité et d'en triompher ensuite. Le duc s'appliqua donc à choisir des positions d'un accès difficile; il en couvrait les avenues par des nuées de ces tirailleurs espagnols et portugais, habiles à profiter de tous les abris du terrain; il plaçait son artillerie en partie sur la crête tactique de la position, en partie plus en arrière, et criblait ainsi les colonnes en marche par une fusillade et une canonnade meurtrières, tandis que son excellente infanterie anglaise, tenue à cent pas en arrière de la crête, attendait sans être exposée l'arrivée de ces colonnes; puis, lorsque celles-ci parvenaient au sommet, fatiguées, essoufflées et déjà décimées, il les accueillait par des décharges générales de mousqueterie et d'artillerie, et lançait ensuite sa ligne à la baïonnette sur ces colonnes déjà à moitié en désordre.

Ce système, qui était parfaitement rationnel, appliqué à l'Espagne et au Portugal surtout, avec la masse de troupes du pays que l'on pouvait employer en tirailleurs dans un terrain très-accidenté, exigeait des modifications en Belgique. A Waterloo, le général anglais prit position sur un plateau incliné en pente douce, formant un glacis où l'artillerie avait un champ de tir magnifique, où elle produisait son effet le plus terrible, et dont les deux flancs étaient bien protégés. Wellington découvrait de la crête du plateau les moindres mouvements de l'armée française, qui ne voyait rien des siens : mais, nonobstant tous ces avantages, son système ne l'eût pas empêché de perdre la bataille, si une foule d'autres circonstances n'étaient venues à son secours.

Tout le monde connaît plus ou moins exactement les péripéties de cette célèbre lutte, que j'ai décrite ailleurs avec impartialité, en démontrant que la victoire ne saurait être attribuée ni au feu de mousqueterie, ni aux lignes déployées, mais qu'elle fut due aux causes accidentelles suivantes :

1° A la pluie qui, en détrempant les terres, rendit la marche offensive des Français très-lente et très-pénible, enleva toute impulsion aux pré-

mières attaques, et empêcha de les faire soutenir convenablement par l'artillerie ;

2° A la formation primitive en colonnes trop profondes, de la droite principalement ;

3° A l'incohérence dans l'emploi des trois armes ; attendu que l'infanterie et la cavalerie exécutèrent plusieurs attaques alternatives, sans jamais donner simultanément ;

4° *Et enfin, par-dessus tout, à l'arrivée inattendue de toute l'armée prussienne, tombant au moment décisif sur le flanc droit, et presque sur les derrières des Français.*

Tout militaire expérimenté conviendra que malgré la boue, et malgré la bonne contenance de l'infanterie anglaise, si le gros de l'infanterie française se fût lancé en *colonnes de bataillons à la suite de la grande charge de cavalerie*, l'armée combinée eût été enfoncée et rejetée sur Anvers. Même indépendamment de ces circonstances, sans l'arrivée de Blücher, l'armée anglaise eût été forcée à la retraite ; et je maintiens que cette bataille ne peut compter au nombre de celles qui pourraient prouver la supériorité du feu de mousqueterie sur les attaques en colonnes bien dirigées.

De toutes ces discussions, je crois qu'on est en droit de conclure :

1° Que le perfectionnement des armes à feu ne saurait produire un changement notable dans la manière de mener les troupes au combat, *mais qu'il serait utile d'introduire dans l'ordonnance de l'infanterie la formation des colonnes par compagnies; d'avoir de bons et nombreux tirailleurs, et de bien exercer les troupes au tir.* Les armées qui possèdent des régiments entiers de chasseurs pourront les employer à ce service en les répartissant dans les brigades; néanmoins, il sera toujours préférable de prendre alternativement ces tirailleurs dans chaque compagnie, à mesure qu'on en aurait besoin, ce qui sera facile, lorsque les troupes seront exercées au tir : par ce moyen, on pourra employer les régiments de chasseurs en ligne comme les autres, et si le nombre des tirailleurs extraits des compagnies devenait parfois insuffisant, on pourrait alors y adjoindre un bataillon de chasseurs par division;

2° Que si le système des lignes déployées et des feux de mousqueterie, pratiqué par Wellington, est excellent pour la défensive, il paraît aussi difficile que jamais de l'employer pour lancer une armée à l'attaque d'une position ennemie;

3° Que, malgré le perfectionnement des armes à feu, deux armées se rencontrant et voulant se livrer bataille ne sauraient se fusiller de loin toute une journée; — il faudra toujours que l'une des deux se porte en avant pour attaquer l'autre;

4° Que dès lors le succès dépendra, comme jadis, de la manœuvre la plus habile, selon les principes de la grande tactique, qui consistent *à savoir lancer la masse de ses troupes, au moment opportun, sur le point du champ de bataille qui peut décider de la victoire, en y faisant concourir les trois armes simultanément;*

5° Qu'il serait difficile de beaucoup ajouter à ce que j'ai dit sur ce sujet, dans les chapitres IV et V de mon *Précis de l'art de la guerre,* tome II; et qu'il semble surtout peu rationnel de déterminer par règlement un système absolu de formation pour le combat, l'ordonnance devant se borner à prescrire les mouvements d'exécution;

6° Que l'un des premiers gages de la victoire, dans l'offensive, consistera toujours à ce qu'un général ait le talent de bien enlever ses troupes et d'aborder franchement l'ennemi, en adoptant le système de formation convenable au terrain, à la qualité et à l'esprit de ses troupes, ainsi qu'à son propre génie.

Enfin, je terminerai ces lignes en rappelant :
« *Que la guerre, loin d'être une science exacte,*
« *est un drame terrible et passionné, soumis, il est*
« *vrai à trois ou quatre principes généraux,*
« *mais dont le résultat est subordonné à une foule*
« *de complications morales et physiques. Vérité*
« *que j'ai déjà émise, il y a sept ans, dans le pre-*
« *mier appendice, auquel celui-ci doit servir de*
« *complément.* »

G. J.

Bruxelles, 25 janvier 1856.



Paris. — Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.





